

Troubles dans le Deep South

cinéma

●●● **Patrick Bittar**, Paris
Réalisateur de films

Chris Smith, petit dealer de 22 ans, est menacé de mort par ses fournisseurs parce qu'il s'est fait subtiliser son stock de came. Pour s'en sortir, il veut faire tuer sa mère et récupérer les 50 000 \$ de son assurance-vie. Il convainc facilement sa sœur, son père et la compagne de celui-ci d'engager Killer Joe Cooper, tueur à gages et flic de son état.

Adapté d'une pièce de théâtre, *Killer Joe* relègue certains personnages au second plan (les trafiquants, la mère) pour se concentrer sur le foyer dégénéré qui vivote dans une caravane et au sein duquel va s'introduire le tueur psychopathe. Les Smith sont des épaves, unies par des liens complètement déglingués ; on est surpris de découvrir, au début, que le buveur lymphatique de bières à qui Chris revend de l'herbe de qualité médiocre et qu'il traite comme un pote un peu demeuré est... son père (Thomas Haden Church, excellent) !

L'histoire est tirée d'un fait divers qui a eu lieu en Floride. Mais on n'est ni dans la peinture de mœurs d'une Amérique en état critique (crise économique et morale), ni vraiment dans le polar hollywoodien à héros gonflés aux hormones. *Killer Joe* est bien un film de William Friedkin, le réalisateur de chefs-d'œuvre comme *French Connection* (1971), *L'Exorciste* (1973) ou *Bug* (2006)... et c'est sa patte singulière qui rend ce film

intéressant. A 77 ans, sorti de graves problèmes de santé, Friedkin fait la démonstration de son savoir-faire de metteur en scène et insuffle à chaque scène une incroyable énergie vitale.

En témoigne l'introduction, toute de bruit et de fureur : en pleine nuit, sous une pluie torrentielle, Chris tape aux carreaux du mobile home en hurlant, autant pour réveiller ses habitants que pour engueuler le cerbère qui ne le reconnaît pas et tire sur sa chaîne en aboyant. A l'intérieur, dans une atmosphère délétère, ce qui se joue est une sorte d'enfer ordinaire aux relents incestueux. Des crucifix pendent aux cloisons, mais Dieu semble bien absent. Dottie, la petite sœur de Chris, s'est réfugiée dans une douce folie régressive, teintée d'une vague religio-

Killer Joe, de William Friedkin

« *Killer Joe* »



Paperboy, de Lee Daniels

sité. Toujours vierge, elle va être littéralement donnée en caution à l'ange exterminateur (Matthew McConaughey, fascinant). Celui-ci va en fait la séduire, tant son comportement contraste avec celui, délirant, des Smith : d'une raideur inflexible il garde ses distances, met les formes, raisonne, impose son autorité, et va finalement faire imploser le foyer dans la violence et l'obscénité. L'insistance sur ces deux registres à la fin indisposera les âmes sensibles (comme la mienne !). Mais heureusement le film ne se prend pas au sérieux : on est proche parfois de la farce grand-guignolesque à la Tarantino ou aux frères Coen. Et le regard de Friedkin sur ses personnages d'affreux minables nous les rend malgré tout sympathiques.

Encore McConaughey

On retrouve Matthew McConaughey dans *Paperboy*, de Lee Daniels. Encore une histoire de sueur, de sang et de sexe, dans la chaleur moite de la Floride, avec son lot de psychopathes et de crétins consanguins !

Comme *Killer Joe*, *Paperboy* ne s'inscrit pas vraiment dans un genre, mais navigue entre film noir, comédie trash et thriller horrifique ; toutefois, contrairement à la singularité amenée par Friedkin, celle de *Paperboy* est selon moi plutôt regrettable. Les enjeux ne sont pas clairs, le scénario (adapté d'un roman) est foutraque, le rythme traînant et l'image souvent laide (inutilement granuleuse et délavée).

Le récit, confus, peut ainsi être résumé : Ward (McConaughey), reporter au *Miami Times*, revient dans sa ville natale, accompagné de son partenaire d'écriture Yardley. Ce dernier est noir et l'on est en 1969, dans le Deep South :

cela fait quelques années qu'ont été promulguées les lois reconnaissant l'égalité des droits civiques, mais les comportements racistes sont tenaces. Venus à la demande de Charlotte (Nicole Kidman), femme un peu fêlée qui entretient une correspondance avec des détenus condamnés à mort, les deux journalistes vont enquêter sur le cas d'un chasseur d'alligators qui risque d'être exécuté sans preuves concluantes. Persuadés de tenir l'article qui relancera leur carrière, Ward et Yardley sillonnent la région marécageuse, conduits par Jack (Zack Efron), le jeune frère de Ward.

Le scénario se disperse dans plusieurs directions, mais personnellement c'est l'histoire d'amour impossible entre Jack et Charlotte (celle-ci ayant jeté son dévolu sur le *redneck* condamné) qui m'a le plus intéressé. Nicole Kidman est formidable et furieusement sexy.

Paperboy est le troisième long-métrage de Lee Daniels. Apparemment, ce réalisateur noir et homosexuel fait de ses films une vitrine de son engagement pour les causes des communautés afro-américaine et gay. Cela pourrait en partie expliquer le ratage de *Paperboy*, hué à Cannes où il était en sélection officielle.

Ce qui me frappe dans ces deux films, glauques et poisseux, c'est qu'ils donnent à voir une sexualité masculine fantasmatique, qui semble fortement marquée par un vécu pénible : d'un côté l'érosion de la puissance par la maladie et la vieillesse ; de l'autre l'inhibition et la culpabilité dues à une double exclusion sociale. Dans un cas comme dans l'autre, l'aspect provocateur du résultat, dans le paysage audiovisuel actuel de nos sociétés, relève du combat d'arrière-garde...

P. B.